

Carl Spitzweg (1808-1885)

Jean Mondot, juin 2021

Liste des œuvres de Spitzweg successivement présentées :

Der Arme Poet (1839) Neue Pinakothek (38x45cm)
Sonntagsspaziergang (1841) Salzburg Museum Augustinum (22,2x34,2 cm)
Der Bücherwurm (1850) Museum Georg Schäfer [49,5x26,8]
Ein Besuch (1855) Museum Georg Schäfer (27x 22cm)

Spitzweg est né près de Munich. Issu d'une famille aisée, il fait des études de pharmacie, de botanique et de chimie. Il s'installe comme pharmacien en 1832 mais, très vite à partir de 1833, il décide de se consacrer à la peinture et d'en faire son activité principale. Ses tableaux s'inspirent de la vie ordinaire et tranquille de la petite bourgeoisie, mais il peint également des paysages. Il se lie d'amitié depuis 1847, au peintre romantique [Moritz von Schwind](#) (1804-1871) qu'il admire, et [Eduard Schleich \(1812-1874\)](#) avec lequel il a fait de nombreux voyages à pied dans la région parisienne. Il collabore de 1843 à 1853 au journal *Fliegende Blätter* en tant qu'humoriste et caricaturiste. Carl Spitzweg parlait plusieurs langues et voyageait beaucoup. Il visita [Paris](#), [Londres](#), [Prague](#), l'[Italie](#) et la [Belgique](#). En 1865, pour raison de santé, il cessa de voyager et resta à [Munich](#). Il est mort en septembre 1885 des suites d'une attaque cérébrale.

Biedermeier

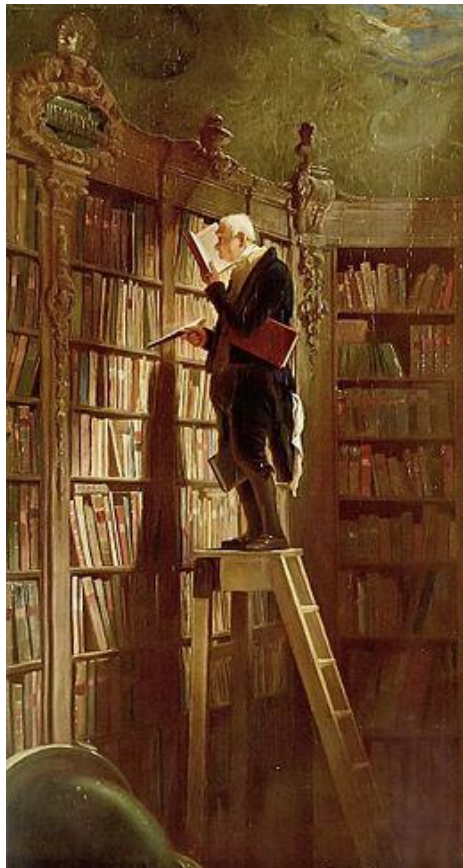
Spitzweg est un des principaux représentants d'un style qu'on a appelé plus tard le *biedermeier*¹. Ce mouvement pictural et littéraire, ainsi nommé à partir de 1900, vient d'un pseudonyme Gottlieb Biedermeier, créé à partir de 1855, pour publier des poèmes variés. La période *biedermeier* s'étend de 1815 au milieu du 19^{ème} siècle (révolution de 1848) dans les Etats de la Confédération Germanique. En politique, il est lié à la Restauration allemande et au développement politique intervenu après la période napoléonienne et le Congrès de Vienne. Il est contemporain des styles Restauration et Louis-Philippe en France. Le *biedermeier* désigne la culture et l'art bourgeois de cette époque. La restriction des libertés et, surtout, une certaine défiance à l'encontre de l'action politique se traduisent par un repli des artistes vers le domaine privé. La fuite dans l'idylle et la vie privée sont les thèmes caractéristiques de cette littérature.

¹ Cf. Erich Höhne, *Carl Spitzweg*, Leipzig 1961.

Jens Christian Jensen, *Carl Spitzweg*, Verlag M.Dumont Schauberg Köln 1971

Les quatre œuvres

Der Bücherwurm (le rat de bibliothèque)



La métaphore animalière utilisée dans l'une ou l'autre langue ne correspond pas bien au personnage. Ni les vers ni les rats ne fréquentent les hauteurs où le dessinateur l'a placé. Seul sur l'escabeau, il domine les lieux, le monde. C'est d'abord un lecteur consommateur d'ouvrages. Il en tient quatre à lui tout seul. Un qu'il lit, un autre ouvert prêt à la lecture, un troisième qu'il serre sous un bras, un quatrième qu'il a coincé entre ses genoux qu'il fléchit légèrement pour ne pas le laisser tomber. Il est habillé d'une redingote sombre et porte des culottes à l'ancienne. De sa poche pend un mouchoir qu'il ne prend visiblement pas le temps de remettre en place. Que lit-il, le nez plongé dans son livre? Précisément, cela est difficile à dire. Il a emprunté ses lectures au coin de la bibliothèque qui rassemble les ouvrages de métaphysique, comme un panneau en lettres majuscules, l'indique. C'est donc probablement un philosophe. Schopenhauer est d'ailleurs à la mode. Mais on n'en sait pas plus. Dressé sur son escabeau, il se rapproche des derniers rayonnages. Il est plus près des nuées.

Der arme Poet (le pauvre poète)



Ce tableau est sans doute le plus célèbre de Spitzweg. A la différence du précédent lecteur, il lit couché. Enveloppé dans une couverture, coiffé d'un bonnet de nuit, il est appuyé sur de profonds oreillers. Mais c'est un pauvre poète : *l'epithetum ornans* renvoie à une réalité crue dont témoigne entre autres une manche mal recousue de son vêtement. Il vient en outre d'écraser une puce entre le pouce et l'index de sa main droite. De sa main gauche, il feuillette des pages d'un manuscrit. Entre ses lèvres, il tient une plume dont il se sert pour écrire. Ses ouvrages sont sur le sol prêts à l'emploi. Un grand livre appuyé sur le mur est un *gradus ad parnassum*, c'est-à-dire une méthode d'apprentissage de la poésie. Sur un carton posé à côté du lit sont disposés un encrier rempli d'un reste d'encre et une bougie et, encore à côté, d'autres livres. Plus loin un poêle de faïence verdâtre doté d'un encombrant tuyau auquel est suspendu un chapeau ne participe, semble-t-il, que discrètement au réchauffement de la pièce. Des pages manuscrites attendent d'être brûlées ainsi qu'un paquet d'autres auxquelles le même sort est sans doute réservé. N'oublions pas, comme le montre le paysage enneigé visible à travers la fenêtre, que nous sommes en hiver. Enfin un parapluie rapiécé ouvert au dessus du poète le protège des gouttières. Au mur, au dessus du lit, est accrochée une indéfinissable pochette rose avec une lettre repliée. Souvenir d'une liaison amoureuse ? La clé suspendue suggère un mystère qui ne sera pas levé.

La pauvreté réelle du poète n'interdit pas un fond d'autodérision qui lui permet de dépasser les difficultés du quotidien.

Ein Besuch (Une visite)



Le personnage est encore un homme entouré de livres. Mais l'usage qui en est fait n'est plus du tout le même que dans les deux cas précédents. L'homme représenté ici est assis dans un impressionnant fauteuil voltaire devant une imposante table de travail. Il est d'une autre couche sociale, exerce une autre profession. Il respire l'aisance matérielle. Ce pourrait être un juriste qui suit du doigt les paragraphes recherchés dans le code consulté. Les murs de son bureau sont ornés de deux tableaux : l'un est une tête de femme, l'autre pourrait représenter un lac de montagne. Mais brusquement une présence insolite change l'atmosphère de la pièce. Un oiseau vient de se poser sur le rebord de la fenêtre ouverte et l'équilibre général en est modifié. Le volatile, inattendu mais léger, pèse plus ou autant que le juriste installé. Le David ailé l'emporte même sur le Goliath pesant. La force de l'ironie qui se manifeste rappelle le vrai poids des choses et des gens. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce qui est au fonds de cette rencontre de deux curiosités, c'est l'intérêt, le goût pour l'autre, aussi dissemblable soit-il.

Sonntagsspaziergang (Promenade du dimanche)



Avec ce tableau, Spitzweg nous fait sortir de la solitude où nous avons rencontré jusqu'ici ses personnages. C'est à une promenade du dimanche en famille qu'il nous invite. En tête du cortège, comme il se doit, le *paterfamilias* dont le ventre ou la bedaine de bonne taille nous fait déjà comprendre le cadre social dont il est issu, il a un usage singulier du couvre-chef dominical. En effet, il le brandit au bout d'une baguette pour éviter les morsures du soleil, ce qui lui donne vaguement l'allure d'un chef de guerre ou plus pacifiquement d'orchestre. D'ailleurs, il siffle joyeusement en avançant parmi les blés. Il est suivi par son épouse chapeautée de telle sorte que l'on ne voit plus son visage, qui bénéficie néanmoins de la protection d'une ombrelle. Entre les deux semble marcher une fillette qui n'est toutefois pas plus visible que sa mère tant les blés du chemin sont hauts pour son âge. Au-delà du couple fondateur suivent trois enfants d'âges et de sexes différents. Le dernier étant un garçon jouant avec un filet à papillon et qui seul, à contre-courant, va dans une autre direction que les autres. Ce défilé familial a lieu dans un chemin qui court au milieu d'un champ de blé estival et doré. On aperçoit au loin à droite une église qui complète ce décor. Ces promeneurs du dimanche sont plutôt étrangers à cette nature pourtant abondante et exubérante. Ils la traversent comme des habitants des villes sans entrer en communion avec elle, dans un grand déploiement d'ombrelles pour se protéger du soleil, sous un ciel plutôt bleu qui malgré tout réjouit l'âme.

Lire ou regarder Spitzweg

Spitzweg a presque toujours (sauf pour *der arme Poet*) connu le succès. Il faisait d'ailleurs preuve d'un zèle inlassable pour diffuser ses dessins et tableaux. Il a beaucoup travaillé à cet effet, « produisant » plus de 1500 tableaux et/ou dessins. Mais c'est après 1945 que son succès est devenu considérable. Fallait-il y voir un retour compensatoire à une meilleure Allemagne après les douze années du IIIe Reich ? Peut-être. Ce qui est intéressant, c'est que dans les années d'après guerre la nature de son succès a évolué et la qualité du regard qu'on lui portait aussi.

On a en particulier mis en doute l'ironie ou le comique de ses œuvres. On a recherché des traces de pessimisme dans ses peintures. Et l'on a même recherché d'où pouvait provenir ce pessimisme. Ses amours contrariées ou déçues ont été alors classiquement mentionnées pour expliquer la tristesse ou la mélancolie supposées de ses œuvres². On a transformé Spitzweg en peintre de l'échec ou en Kafka de la peinture. Cela nous semble méconnaître gravement le sens de son art.

Il est vrai que Spitzweg a recherché en peinture des personnages souvent solitaires : célibataires, veufs, poètes, amateurs de cactus, de papillon, géologues ou astrologues etc. ayant des passions qu'on pourrait croire substitutives d'amours sans réussites. Mais n'est-ce pas aller un peu vite et forcer le trait que de n'y voir que tristesse ou mélancolie ? Car ses nombreux personnages solitaires, dont parmi eux des représentants de l'autorité, que l'on pense aux nombreux soldats tricotant des chaussettes, aux douaniers, aux moines qui ont fait systématiquement les frais de son ironie, préservent le lecteur ou le spectateur d'une lecture triste ou mélancolique. Or dans le maniement toujours difficile de l'ironie et de l'humour, il a su conserver la portion de bienveillance et d'autodérision qui empêchait le comique de glisser vers le sarcasme ou la méchanceté. On peut ne pas aimer cette omniprésence de l'humour, faire grief à Spitzweg de l'employer trop systématiquement et d'alléger ainsi trop facilement les difficultés du vouloir vivre. Mais qui lui reprochera de prendre ainsi le parti d'un fond de tendre humanité gagné sur la dureté de la vie et les pièges de l'existence ?

² Cf. Asta Scheib, *Sonntag in meinem Herzen, Das Leben des Malers Carl Spitzweg*, Hoffmann und Campe, Hamburg 2013.